

Pour non-liseurs

Volume 39, numéro 1 (229), février 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32537ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1997). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 39(1), 167–169.

POUR NON-LISEURS

JEAN-PIERRE ISSENHUTH
FERNAND OUELLETTE

Le lieu n'est pas innocent

Il y a longtemps que je rêve de voir la Terre de Feu et le cap Horn et cherche la compagnie de ceux qui les ont vus. Récemment, Bruce Chatwin; maintenant, Francisco Coloane, dans *Cap Horn* et *Tierra del Fuego*, deux recueils de nouvelles de 1941 et 1963, traduits de l'espagnol par François Gaudry, publiés chez Phébus en 1994. Avant de lire, je me suis procuré une carte des régions australes. J'avais le pressentiment que, dans la topographie de ces livres, rien ne serait inventé. Rien ne l'est, je crois. Les nouvelles parlent d'élevage dans les estancias, de pêche, d'animaux, de contrebande, de phares, de galopades dans les plaines fuégiennes; on y meurt tragiquement ou on échappe de peu à la mort qui place les hommes «sur un pied d'égalité avec les animaux et même avec les vers» (*Cap Horn*, p. 33). D'où, par moments, l'horreur sans laquelle la perception du monde resterait en partie artificielle. Mais ce n'est pas cela qui a compté le plus. Ni le fait que, pour certains, Coloane soit le plus grand écrivain chilien. Ce qui a vraiment compté, c'est que ces nouvelles, peut-être par l'absence de verbiage ou l'effacement devant ce qui arrive, m'ont fait éprouver à satiété la puissance d'un lieu.

J.-P. I.

Fragment sur *La Gloire des Pythre*

Lire *La Gloire des Pythre*¹, de Richard Millet, c'est s'engager dans une sorte de tête-à-tête avec la vie, avec la désolation, avec les morts en hiver – du moins dans la première partie –, avec le pourrissement du corps humain, notre pauvre corps ; choc si puissant que c'en est « une honte de connaître qu'on [va] devenir comme ça, oui que [c'est] une abomination, que Dieu ne [peut] vouloir cela, que [c'est] trop demander au pauvre monde » ; c'est s'aventurer avec courage dans la puanteur épaisse, tenace de ce qui se refuse à disparaître : le gâchis des corps qui enfin s'inclinent, noircissent, fermentent et se transmutent en charognes dans leur solitude extrême, vieilles « de leur puanteur immémoriale » ; une odeur, sans nom, « sournoise et révoltante », « la grande honte de l'odeur », d'autant plus forte, lancinante, implacable dans le souvenir – au point qu'elle en imprègne le goût et les actions quotidiennes des êtres vivants, hommes et bêtes, de tout ce qui ne peut prendre son envol – que la matière du corps est plus subtile et promise à la gloire. L'odorat, le goût et le toucher, nous le savons, sont les sens privilégiés de la voie mystique. À travers l'odeur, Millet creuse son écart, accentue sa fêlure, cerne la *présence* d'un aspect de la voie purificatrice, le travail d'un achèvement sacré. Il nous entraîne dans une union *mystique* en quelque sorte renversée, une contre-mystique indéfinissable avec la mort elle-même, prélude à l'extase infinie.

Ainsi la baraque sur pilotis, où sont déposées les dépouilles – en attente d'une tombe, d'un printemps, d'une *résurrection* –, devient l'obsession, l'effroi d'un hameau de Corrèze, le centre de l'univers ; elle paraît toute-puissante et omniprésente, bien juchée à l'entrée

1. Roman, Paris, P.O.L., 1995.

d'un pré là-haut dans la combe, au « flanc du plateau ». Sans quelques sentiers de voie lactée entre les lignes, dans la tessiture même du texte, la lecture deviendrait impossible. L'odeur des transmués, si opiniâtre, menace le lecteur, certes, l'enveloppe avec des mots, mais celui-ci ne parviendra peut-être jamais à la *sentir* tant elle appartient aux êtres du roman : terre, vents, bêtes et hommes ; tant elle se fond dans la magie de l'écriture. Mais celui qui est atteint d'une façon insaisissable par l'odeur entrera dans sa proximité terrifiante, touchera son signe, sa *présence*. Nous, qui ne pouvons accompagner les « morts sans sépulture » qu'avec le langage, sommes acculés ainsi à quelques apparences troublantes de la beauté et du sacré. Il y a tant de plénitude, tant de musique, qu'un pareil roman, discrètement épique, devient une leçon d'art à la Philippe de Champaigne, une leçon de lumière à la Chardin ou à la Corot selon les pans du réel qui sont grossis, presque regardés à la loupe, une leçon de notation musicale à la Giono, dans laquelle même la vie pourrissante, en la splendeur de son exorcisme, réussit parfois à paraître légère et, secrètement, à nous apaiser.

Voilà ce qu'est écrire, dans une époque croyant pourtant le savoir, à l'écoute d'un mystère qui monte des êtres, d'une épopée de l'odorat à travers une narration qui se nourrit d'abord de la mémoire du monde, du fond des âges.

F.O.